

CE QUE LE TERRAIN PEUT FAIRE À L'ANALYSE DES VOTES

[Céline Braconnier](#)

De Boeck Supérieur | « Politix »

2012/4 n° 100 | pages 99 à 112

ISSN 0295-2319

ISBN 9782804175832

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-politix-2012-4-page-99.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Ce que le terrain peut faire à l'analyse des votes

Céline BRACONNIER

Résumé – L'analyse électorale se nourrit surtout, aujourd'hui, de données de sondages atomistiques. Le modèle explicatif de l'électeur rationnel produisant ses votes seul à partir d'une étude de l'offre politique s'en trouve encore renforcé. En prenant appui sur des expériences de recherche par plans d'observation localisés, il s'agit ici de souligner l'intérêt scientifique que présente un retour au terrain pour comprendre plus en profondeur ce dont les votes sont faits. D'une part, l'étude de cas, par le cumul et le croisement de données variées dont la solidité est contrôlée, permet de dessiner des logiques fines de comportement dont d'autres enquêtes peuvent ensuite établir la distribution dans l'espace social. D'autre part, elle ménage une appréhension des électeurs dans leurs environnements – familiaux, amicaux, résidentiels – qui autorise l'analyse de la nature collective du vote. Les caractéristiques socio-démographiques des individus, leur parcours scolaire, professionnel, résidentiel, sont alors appréhendés comme des prédispositions incorporées à s'abstenir, à voter ou à le faire dans un certain sens dont le chercheur saisit l'actualisation dans des pratiques ou au contraire la neutralisation par les environnements. Faire du terrain conduit donc à penser le vote autrement.

Au tournant des années 2000, l'analyse électorale constitue sans doute l'un des domaines d'études les plus homogènes des sciences sociales au plan des méthodes d'enquêtes. L'essentiel des données produites l'est en effet par sondages réalisés en face-à-face, par téléphone ou mail auprès d'échantillons nationaux représentatifs des citoyens constitués selon la méthode des quotas. L'on connaît les difficultés posées par ce recours massif aux sondages atomistiques. D'une part, les connaissances produites reposent sur les déclarations que les électeurs font de leur propre comportement, alors qu'elles sont susceptibles d'être affectées par de nombreux biais et constituent donc des données fragiles. Sans même évoquer ceux qui ne répondent pas aux sondeurs et constituent donc les populations fantômes de ce type d'enquêtes¹, certains électeurs peuvent ne pas assumer un comportement socialement stigmatisé, et donc le dissimuler. D'autres peuvent plus simplement être dans un rapport au politique relâché qui les met dans l'incapacité de reconstituer, par exemple, leur parcours de vote. D'autre part, le coût de mise en œuvre de la méthode explique que les échantillons des sondeurs soient la plupart du temps d'une taille bien trop réduite pour autoriser l'analyse des déterminants sociaux des comportements étudiés dans un monde où, notamment, les grandes catégories socio-professionnelles – comme celle des ouvriers, ou encore celle des retraités – renvoient à une importante diversité des conditions de vie et de travail. Autant de constats, établis depuis longtemps, qui incitent à la diversification des méthodes avec pour objectif que l'analyse électorale redevienne une véritable sociologie du vote. Le recours au terrain s'impose donc ici comme gage d'une analyse plus réaliste des comportements électoraux.

La boîte à outils des anciens peut encore servir

Diversifier, ce n'est pas nécessairement innover. La réactivation de façons de faire qui ont déjà manifesté leur potentiel heuristique expose éventuellement le chercheur à des moqueries (« il n'a pas inventé l'eau chaude ») mais dans un domaine où le raffinement statistique peut dissimuler la fragilité des données soumises au traitement mathématique, le simple fait de parvenir à objectiver des pratiques politiques effectives doit être considéré comme un apport scientifique non négligeable. Or, réaliste, la sociologie électorale naissante l'est notamment parce qu'elle se nourrit de données et d'approches localisées des comportements électoraux. Pour lever le mystère de la production des orientations politiques, le *Tableau politique de la France de l'Ouest* propose au lecteur une succession d'études de cas traités grâce à l'accumulation par André Siegfried de données de diverse nature sur les terroirs qu'il investit. La diversité du rapport au politique est ainsi rapportée à la structure foncière et aux modes

1. Lehingue (P.), « L'objectivation scientifique des électorats : que savons-nous des électeurs du Front National ? » in Lagroye (J.), dir., *La politisation*, Paris, Belin, 2003 ; Lehingue (P.), *Subunda. Coups de sonde dans l'océan de sondages*, Paris, Éditions du Croquant, 2007.

de sociabilité dont les archives électorales, notariales, scolaires, religieuses ou bien encore les observations opérées à l'occasion de voyages par le chercheur en Bretagne, dans le Poitou ou en Vendée autorisent l'analyse. Quelques décennies plus tard et de l'autre côté de l'Atlantique, Paul Lazarsfeld et son équipe de Columbia investissent en profondeur le comté d'Erie dans l'Ohio pour y mettre en œuvre le premier sondage électoral de l'histoire des sciences sociales². En frappant aux portes des individus qu'ils interrogent, les chercheurs américains produisent des données d'une tout autre nature que celles sur lesquelles A. Siegfried prend appui pour dessiner son tableau. Mais ils n'en adoptent pas moins la même approche localisée sans pour autant que leurs travaux soient appréhendés aujourd'hui comme des monographies dont les conclusions n'auraient de portée que pour les seules localités investies³. La plupart des manuels de science politique rendent d'ailleurs compte de l'apport de ces enquêtes fondatrices sans insister sur le fait qu'elles ont été produites à partir de données localisées.

Ce qui est admis pour les travaux fondateurs ne semble pourtant plus vraiment l'être pour ceux d'aujourd'hui, un peu comme si la modernisation des outils de recueil des données et la sophistication du traitement statistique auquel on peut les soumettre invalidaient le recours aux approches plus classiques. Tout se passe comme si, dès lors que l'analyse peut techniquement être menée à l'échelle nationale, l'analyse par plans d'observation localisés perdait tout intérêt scientifique. Trente ans après Jeanine Mossuz-Lavau et Mariette Sineau, Dominique Schnapper et Sylvie Strudel, quarante ans après Alain Lancelot et cinquante ans après Jacques Narbonne et Mattei Dogan⁴, c'est pourtant cette approche que nous avons mise en œuvre, avec Jean-Yves Dormagen⁵, au tournant des années 2000, quand nous avons choisi d'investir la petite cité des Cosmonautes, située à la limite de Saint-Denis et de la Courneuve, pour essayer de comprendre les comportements électoraux des habitants d'un quartier populaire où l'abstention et le vote en faveur du FN, soit des comportements fortement affectés par le biais déclaratif, étaient adoptés par un pourcentage d'électeurs particulièrement élevé.

2. Siegfried (A.), *Tableau politique de la France de l'Ouest*, réédition, Paris, Imprimerie Nationale, Paris, 2003 ; Lazarsfeld (P.), Berelson (B.), Gaudet (H.), *The People's Choice: How the Voter Makes Up His Mind In a Presidential Campaign*, Duell, Sloan and Pearce, 1968 [1^{re} éd. 1944].

3. Briquet (J.-L.), Sawicki (F.), « L'analyse localisée du politique. Lieux de recherche ou recherche de lieux ? », *Politix*, 7-8, 1989.

4. Dogan (M.), Narbonne (J.), « L'abstentionnisme électoral en France », *Revue française de science politique*, 4 (2), 1954 ; Lancelot (A.), *L'abstentionnisme électoral en France*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1968 ; Mossuz-Lavau (J.), Sineau (M.), « Sociologie de l'abstention dans huit bureaux de vote parisiens », *Revue française de science politique*, 28 (1), 1978 ; Schnapper (D.), Strudel (S.), « Le vote "juif" en France », *Revue française de science politique*, 33(6), 1983.

5. Le « nous » employé dans cet article n'est pas celui formel souvent employé pour dissimuler un « je » dans la littérature scientifique française. Il renvoie ici au caractère fondamentalement collectif de l'entreprise de recherche électorale dans laquelle je suis engagée depuis dix ans, aux côtés de Jean-Yves Dormagen. Si j'assume bien entendu seule les mots utilisés pour rendre compte de l'expérience passionnante que j'ai la chance de partager avec lui, c'est notre travail commun et nos discussions constantes qui nourrissent ces lignes.

Le potentiel heuristique du microscope n'est pas moins fort quand il s'agit d'analyser le vote⁶

Au bout de plusieurs années d'enquête, le bien-fondé de notre démarche nous est apparu beaucoup plus clairement qu'au début, où nous naviguions à vue sans posséder l'assurance que confère une spécialisation préalable dans l'analyse de l'objet électoral. Et d'abord du fait d'un certain nombre de découvertes que nous avons faites et qu'aucune autre approche que celle localisée et de longue durée que nous avons mise en œuvre n'aurait pu produire. Alors que nous nous intéressions à l'abstention, et que nous avions choisi par souci de réalisme de l'investir par dépouillement des listes d'émargement, nous en sommes venus à énoncer l'hypothèse que la qualité de l'inscription pouvait constituer un important facteur explicatif de l'abstention.

En passant de longues heures aux archives municipales de Saint-Denis à recueillir les signatures des votants du bureau des Cosmonautes depuis la fin des années 1960 pour reconstituer les trajectoires de participation, nous avons fréquemment observé que les membres de familles entières, pendant un temps votants constants, cessaient d'un seul coup et tous ensemble de voter avant, plusieurs années après, d'être radiés des listes. Nous avons donc fini par nous demander si ces années abstentionnistes ne correspondaient pas, en réalité, à une période au cours de laquelle ces familles étaient parties de la cité pour s'installer ailleurs sans pour autant s'être réinscrites dans le bureau de vote le plus proche de leur nouveau domicile⁷. Pour tester cette hypothèse qui pouvait se révéler décisive dans l'explication de l'abstention, nous avons, une première fois en 2004, une deuxième fois en 2010 et une troisième fois en 2012, confronté les listes électorales les plus récentes du bureau, aux données nous permettant d'établir la présence effective des inscrits dans la cité. Le recueil des noms des habitants sur les boîtes aux lettres fournissait un premier type de renseignements et nous permettait notamment d'établir le pourcentage d'inscrits qui ne résidait plus sur place. Une enquête de voisinage permettait également de repérer ceux qui, bien qu'ayant encore leur nom sur les boîtes aux lettres parce que partageant leur patronyme avec d'autres membres de la famille demeurés sur place, en étaient eux-mêmes partis (enfants ayant quitté le domicile parental, conjoint séparé). Surtout, nous étions alors en mesure de comparer sur les listes d'émargement la participation de ces « malinscrits » à celle des habitants dont nous savions qu'ils résidaient bien dans le quartier. Partant, nous démontrions que la malinscription constitue, dans un quartier comme celui des Cosmonautes, un obstacle essentiel à la participation électorale, explicative d'une

6. Sawicki (F.), « Les politistes et le microscope », in Bachir (M.), dir., *Les méthodes au concret*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.

7. Bon (F.), Denni (B.), « Population électorale, population électorale potentielle, population totale de la région Rhône-Alpes », *Revue française de science politique*, 28 (6), 1978.

bonne part de l'abstention notamment à l'occasion des scrutins de très forte intensité auxquels prennent part une très large majorité de bien inscrits⁸.

Du fait de cette découverte, l'étape et la démarche de l'inscription ont pris dans nos dispositifs de recherche ultérieurs une place centrale que nous n'aurions pu soupçonner lui offrir avant d'avoir investi les Cosmonautes au microscope⁹ (jusqu'à occuper le cœur d'un dispositif expérimental de terrain – « *field experiment* » – monté avec J.-Y. Dormagen et Vincent Pons au cœur de l'hiver 2012¹⁰).

Si l'approche par plans d'observation localisée permet de telles avancées, c'est aussi parce que la taille réduite du territoire investi et donc du groupe de citoyens dont les comportements sont analysés autorise le chercheur à produire une multitude de données dont le cumul est propice à l'amélioration des connaissances. Parce que le dépouillement des listes d'émargement est très chronophage, il n'est pas envisageable, notamment pour des chercheurs isolés, de procéder à leur analyse sur des dizaines de bureaux. En revanche, la concentration sur un lieu permet de croiser ces données avec d'autres d'une nature distincte – comme, dans l'exemple précédent, l'enquête de voisinage ou le relevé des noms sur les boîtes aux lettres – qui éclairent d'autres facettes des comportements.

Si l'approche localisée permet, par l'usage d'autres outils que ceux mis en œuvre dans les sondages, d'éclairer des comportements difficilement accessibles autrement, elle permet donc aussi d'améliorer les connaissances par cumul et croisement de données variées. C'est ainsi que les déclarations de participation recueillies à l'occasion d'entretiens avec les habitants peuvent être confrontées aux listes d'émargement. Nombreux sont par exemple les électeurs très intermittents à dresser d'eux un portrait de votant constant. Des citoyens politisés *a minima* peuvent en toute bonne foi déclarer « voter tout le temps » alors que les listes d'émargement révèlent qu'ils ne se déplacent qu'à l'occasion des présidentielles : ils ne prennent simplement en compte dans l'évaluation de leur participation que les scrutins qui comptent pour eux. D'autres plus politisés se présentent comme des électeurs systématiquement stratégiques dont on se rend compte soit qu'ils ne sont en fait pas encore inscrits là où ils résident soit, lorsqu'ils le sont, qu'ils n'ont voté qu'à de très rares occasions.

8. Braconnier (C.), Dormagen (J.-Y.), *La démocratie de l'abstention*, Paris, Gallimard, 2007.

9. Braconnier (C.), Dormagen (J.-Y.), « Voter Registration and Electoral Turnout: The French Case », communication au congrès de l'*American Political Science Association*, Toronto, panel 36-32: Understanding Record Voter Participation in the French Elections of 2007 and the US Elections of 2008, 5 septembre 2009.

10. Braconnier (C.), Dormagen (J.-Y.), Pons (V.), « Willing to Vote, But Disenfranchised By a Costly Registration Process: Evidence from a Randomized Experiment in France », communication au congrès de l'*American Political Science Association*, panel 51-2: Experimental Research in Electoral Mechanisms and Voting, 30 août 2012.

Le terrain bouscule la conception du vote comme acte individuel produit sur un mode individuel

Ce n'est pas une réflexion épistémologique qui nous a conduits, en début d'enquête, à adopter une analyse par plan d'observation localisé. C'est le souci de recueillir des données écologiques qui conservent la trace de pratiques effectives dont la solidité nous paraissait constituer le gage d'un certain réalisme. Car alors ignorants de la littérature scientifique consacrée aux comportements électoraux, nous ne nous doutions pas que cette posture de recherche était particulièrement adaptée à l'analyse du vote comme acte collectif.

Historiens de formation, engagés dans des thèses qui n'entretenaient qu'un rapport très lointain avec l'analyse électorale, nous avons décidé sur un coup de tête d'investir un quartier populaire sans avoir de connaissance préalable sur le vote autre que celles accessibles dans les manuels généralistes. Nous avons bien des modèles dans la tête (les déterminants sociaux *vs* l'électeur rationnel) mais que nous n'avions sans doute pas suffisamment investis avant l'entrée sur le terrain pour qu'ils structurent la collecte de données et alimentent la formulation d'hypothèses. En relisant quelque temps plus tard *Les chômeurs de Marienthal*, nous pouvions nous sentir visés par la préface que signait Pierre Bourdieu lors de la réédition du texte, qui soulignait l'empirisme naïf du jeune chercheur cumulant des données d'une très grande variété en paraissant leur reconnaître une capacité propre à éclairer les effets sociaux du chômage¹¹.

Ce n'est donc que progressivement, sur le terrain, que la conception même du vote comme acte individuel produit sur un mode individuel nous est apparue comme formant un véritable obstacle à la compréhension de ce que recouvrent, aujourd'hui autant qu'hier, les pratiques électorales. Il nous est apparu ainsi de plus en plus évident que la compréhension des choix autant que celle des pratiques de participation supposait de remettre en cause un certain nombre de postulats de la science électorale dominante.

Nous ne partions pas étudier la production familiale des votes, l'entraînement à la participation au sein des groupes de pairs, les discussions politiques entre voisins. Mais en cherchant à reconstituer des parcours individuels de participation, ce sont bien des parcours familiaux que nous avons identifiés sur les listes d'émargement. En partant rencontrer des jeunes gens en face-à-face pour des entretiens, ce sont des groupes qui se sont présentés devant nos micros ou de groupes dont on nous a parlé. En allant interroger le fils, c'est le fils et la mère dont nous avons recueilli la parole et observé les échanges. En nous plaçant devant le bureau de vote pour administrer des questionnaires individuels à la sortie des urnes, ce sont des couples échangeant sur les réponses à fournir dont

11. Lazarsfeld (P.), Jahoda (M.), Zeisel (H.), *Les Chômeurs de Marienthal*, préface de Pierre Bourdieu, Paris, Minuit, 1982 [1^{re} éd. 1933].

nous avons recueilli les propos. Notre enquête est donc *devenue* une sociologie empirique du vote comme acte collectif.

Alors qu'il est facile, pour un sondeur opérant à une échelle nationale, d'interroger un individu en oubliant qu'il évolue dans un environnement potentiellement producteur d'effets sur son comportement, le chercheur qui travaille dans un lieu donné et observe les électeurs venir en groupe au bureau de vote, rencontre des jeunes toujours ensemble dans les espaces publics du quartier, observe la conformité de leur comportement de participation sur les listes d'émargement peut difficilement souscrire à l'idée que le vote constitue un acte individuel produit sur un mode individuel. L'analyse de ce que nous avons appelé les dispositifs informels de mobilisation et qui se trouvent désormais au cœur de notre travail nous a, en quelque sorte, été imposée par le terrain¹².

Dans un deuxième temps, à l'occasion de la préparation de mon habilitation à diriger des recherches¹³, j'ai découvert qu'en redéfinissant notre objet et en plaçant ces dispositifs au centre de notre projet, nous n'avions fait que réactiver un ensemble de traditions de recherche électorale ancien et qui ne s'était que très récemment tari en France alors qu'il était de nouveau en pleine effervescence aux États-Unis. Mettant en œuvre des méthodes variées et des modèles explicatifs qui ne le sont pas moins, il se distingue par la prise en compte des environnements dans lesquels les électeurs évoluent au quotidien pour comprendre leurs votes. Croisement de données écologiques, observations de terrains, statistiques notariales pour A. Siegfried et ses héritiers parisiens de Sciences Po, de J. Narbonne à A. Lancelot ; sondages localisés et échantillons boules de neige pour P. Lazarsfeld et les siens, notamment Robert Sprague et John Huckfeldt ; « expérimentations sur le terrain » de Alan Gerber et Donald Green et de leurs étudiants : autant de chercheurs qui ont rendu compte de la nature profondément collective de l'acte électoral en adoptant des approches par plans d'observation localisée.

Le terrain de longue durée offre des ressources pour interroger les modèles explicatifs

L'analyse localisée dans la durée est particulièrement adaptée à la saisie des processus par lesquels les prédispositions en matière de comportements politiques s'actualisent dans des pratiques ou bien, au contraire, ne le font pas du fait de stimuli environnementaux conjoncturels agissant en sens contraire et

12. Braconnier (C.), « Voter ensemble. Dispositifs informels de mobilisation et compensation des inégalités de politisation », in Le Gall (L.), Offerlé (M.), Ploux (F.), dir., *La politique sans en avoir l'air. Aspects de la politique informelle, XIX^e-XXI^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

13. Braconnier (C.), *Une autre sociologie du vote. Les électeurs dans leurs contextes, bilan et perspectives*, Paris, Lejep-Lextenso éditions, 2010.

favorisant l'adoption d'autres comportements¹⁴. Le cumul des données sociodémographiques à l'échelle du quartier, par croisement de données en provenance du recensement, de divers organismes sociaux et des institutions municipales autorise en effet l'énonciation d'hypothèses sur les comportements politiques attendus. Dans les quartiers populaires du type de celui des Cosmonautes, les prédispositions incorporées à l'abstention sont particulièrement fortes. Parce que les habitants sont plus jeunes, moins diplômés, plus au chômage que la moyenne, plus soumis également au risque de la discrimination du fait de leur couleur de peau, ils sont moins inscrits et plus abstentionnistes que la moyenne des citoyens français. L'on n'est donc pas vraiment surpris de les observer dans des proportions bien plus importantes que les autres demeurer en retrait des urnes lors des scrutins de faible ou moyenne intensité. Dans ces conjonctures, l'environnement n'est pas producteur d'incitations à participer susceptibles de compenser les effets des prédispositions à l'abstention. Lors des régionales de 2010, la boulangerie du quartier installée juste en face du bureau de vote ne savait pas, le jour même de l'élection, qu'un scrutin avait lieu. Et lors des Européennes de l'année précédente, les 25 % d'inscrits qui s'étaient déplacés constituaient le petit noyau de votants constants du quartier que son intérêt pour la politique spécialisée ou son sens particulier du devoir civique menait aux urnes.

Par comparaison, quand tout le monde discute des élections à venir, qu'il n'est pas possible d'allumer la télévision ou d'écouter la radio sans en entendre parler, quand elles acquièrent une place centrale dans les discussions des déjeuners de cantines d'entreprises, quand les citoyens politisés *a minima* y puisent des sujets de conversation, alors la campagne est susceptible d'affecter jusqu'à ceux qui s'intéressent le moins à la politique en conjoncture ordinaire. Une telle campagne redonne en outre de la vigueur à la norme civique dominante qui associe la figure du bon citoyen à une implication dans la vie de la cité. Il est, dans un tel contexte, plus difficile d'échapper aux micro-pressions à la participation. Comparer ce qui se dit dans les espaces publics comme dans les foyers des Cosmonautes en février 2002 et février 2007 fut, de ce point de vue, particulièrement éclairant. Au cours de l'hiver 2007, tous les indicateurs montrent qu'une dynamique conversationnelle de grande ampleur parcourt déjà, plusieurs mois avant le scrutin, nombre des espaces qui font la sociabilité ordinaire des habitants (espaces professionnels, associatifs, amicaux, familiaux). Le rejet de la candidature de Nicolas Sarkozy, qui, en tant que ministre de l'Intérieur, a stigmatisé quelques mois plus tôt la jeunesse des quartiers, s'y exprime largement. Par contraste, en février 2002, les habitants ne parlent pas d'une campagne dont ils n'ont pas perçu qu'elle avait commencé. Sauf exception, seules les candidatures des deux « sortants » Lionel Jospin et Jacques Chirac sont connues, sans que l'on comprenne toujours très bien pourquoi ces deux figures de la politique nationale

14. Lahire (B.), « La variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 51 (2), 1996.

qui gouvernent ensemble se présentent aux élections comme des opposants. La configuration institutionnelle de cohabitation prive le scrutin du clivage fort dont on sait depuis A. Siegfried qu'il constitue un facteur de mobilisation. Le deuxième tour étant montré comme acquis, aucune incitation à suivre la campagne du premier n'est observable. Ce n'est que le soir du premier tour que des modifications de l'environnement sont perceptibles, et que l'on enregistre alors des discussions entre les habitants portant sur l'élection.

Or peu d'ouvrages permettent de penser la manière dont les groupes continuent ainsi de compter en politique en dehors des processus de socialisation de longue durée. Associés aux modèles explicatifs des comportements électoraux par les déterminants sociaux, les groupes (familiaux, professionnels, résidentiels) peinent à trouver leur place dans la littérature qui pense les effets de conjoncture. Là encore, c'est après coup que nous avons découvert l'ouvrage que John Hansen et Steven Rosenstone consacrent à la mobilisation en 1993 et qui fait exception, en incitant à tenir compte des environnements à la fois en tant qu'ils sont des espaces de socialisation et des espaces de diffusion des campagnes, ce qui devrait inciter à complexifier les modèles explicatifs des comportements électoraux¹⁵.

Oser la montée en généralité

Sans contester ouvertement l'intérêt qu'il peut y avoir à procéder à une analyse des comportements électoraux par plans d'observation localisée, on peut mettre en cause ses prétentions à la scientificité de façon détournée, notamment en en réduisant la portée.

On se souvient de la manière dont s'est constituée une discipline universitaire comme l'histoire, fondée sur un partage des rôles entre les thésards chargés de produire des monographies par dépouillement des cartons d'archives et les professeurs qui, depuis leurs bureaux, écrivaient l'Histoire avec un grand H, seuls habilités à monter en généralité en opérant une comparaison entre les données accumulées par les jeunes chercheurs. Aujourd'hui, la forte et persistante assimilation opérée dans la pratique de la recherche électorale entre analyse réalisée à l'échelle nationale, représentativité et montée en généralité fait courir le risque d'une réactivation de ce type de division du travail scientifique. Si les approches par plans d'observation localisée sont forcément des monographies et si la légitimité à énoncer des lois du fonctionnement social n'est admise que pour les chercheurs qui mettent en œuvre des analyses à l'échelle du pays tout entier, alors les ressources financières deviennent la condition principale de l'avancement de la recherche sur le vote.

15. Rosenstone (S.), Hansen (J.), *Mobilization, Participation, and Democracy in America*, New York, Macmillan, 1993 ; cf. aussi Agnew (J.), « Mapping Politics: How Context Counts in Electoral Geography », *Political Geography*, 15 (2), 1996.

Il vaut la peine de contester cette conception. Mais en dehors de l'assurance scientifique que confèrent les titres et la reconnaissance scientifique et qui permettent par exemple à Daniel Gaxie d'affirmer haut et fort que l'approche qualitative peut tout aussi bien que l'approche quantitative prétendre alimenter un raisonnement sociologique, donc une montée en généralité, comment procéder concrètement pour opérer et sur quels arguments prendre appui pour refuser cette assignation monographique qui guette les enquêtes localisées¹⁶ ?

Le terrain démultiplié : les dispositifs en miroirs

Une première manière de faire consiste à soumettre les conclusions énoncées à partir d'un terrain localisé de longue durée à une validation dans d'autres territoires qui partagent les mêmes caractéristiques socio-démographiques. C'est la tactique du miroir démultipliant l'image du même, particulièrement encouragée dans les manuels de méthodes sous le nom de « *multiple-case study* »¹⁷.

C'est ce que nous avons fait, avec J.-Y. Dormagen, à l'occasion d'une demande de rapport qui nous a été faite par le Centre d'analyse stratégique (CAS) alors que nous venions de terminer *La démocratie de l'abstention*. Nous avons cumulé des données sur une centaine de Zones urbaines sensibles (ZUS) réparties sur le territoire national, dont il s'agissait de comprendre si elles étaient ou non le lieu d'une dynamique d'inscription particulièrement forte à la veille de la présidentielle de 2007. Nous avons donc saisi l'occasion de tester, notamment, notre modèle explicatif de l'abstention alimentée par la malinscription dans des quartiers aux mêmes caractéristiques socio-démographiques, mais dans une conjoncture électorale symétriquement inverse de celle qui avait présidé à la construction du modèle aux Cosmonautes quelques années auparavant. Il s'agissait désormais, en effet, de vérifier que la bonne inscription alimentait la participation.

Nous avons retiré de cette nouvelle expérience de recherche une certaine assurance, précisément parce que les données empiriques recueillies ont toutes confirmé ce que nous avons observé à Saint-Denis. Autrement dit, nous étions dès ce moment en état de répondre à ceux qui nous expliquaient que le cas des Cosmonautes était particulier, singulier, non représentatif. Nous pouvions dès ce moment énoncer sans risque d'être contestés que les processus que nous avions mis en évidence dans un quartier populaire étaient observables dans les autres quartiers du même type, autrement dit permettaient de comprendre les comportements électoraux de la fraction des milieux populaires résidant dans les quartiers de grands ensembles installés à la périphérie des grandes villes. Par

16. Gaxie (D.), « Appréhensions du politique et mobilisation des expériences sociales », *Revue française de science politique*, 52 (2-3), 2002.

17. Par exemple Yin (R.), *Case Study Research: Design and Methods*, 4^e éd., Los Angeles, Sage, 2009.

la suite, chaque nouveau terrain a été constitué en occasion de valider ce qui avait déjà été énoncé depuis les Cosmonautes. Par exemple, en 2010, le travail réalisé avec les étudiants de l'UCP dans le quartier des Genottes situé à Cergy Saint-Christophe et tout récemment rénové : l'exacte reproduction de la courbe de participation des habitants avec celle des Cosmonautes a surpris jusqu'aux élus, dont certains s'attendaient à ce que l'amélioration des conditions d'habitation se traduise dans une participation plus forte. Cette simple superposition de deux courbes issues de données recueillies dans des quartiers éloignés de 50 km mais dont la population possède les mêmes caractéristiques socio-démographiques offre une illustration particulièrement convaincante de la force des déterminants sociaux du vote.

La reproduction du dispositif dans un quartier populaire brésilien à l'occasion des présidentielles de 2010 relève de la même logique. Elle nous a permis à la fois de comprendre ce qui, dans les comportements électoraux observés aux Cosmonautes, renvoyait bien à la position occupée par ces électeurs dans l'espace social et qu'on retrouvait parfaitement au Brésil, et ce qui pouvait être imputé au cadre national. Ainsi, le faible niveau de diplômes est-il dans les deux cas corrélé au niveau de compétence politique faute de l'être de la même façon à la participation puisque le vote est, au Brésil, obligatoire. Mais précisément, ce cadre institutionnel différencié fait aussi mieux comprendre les effets de l'offre sur la distance aux urnes enregistrée en France. Au Brésil, les candidats sont tenus, s'ils veulent avoir une chance d'être élus, de s'adresser aux populations les plus défavorisées puisqu'elles sont, comme les autres, soumises à l'obligation de voter. En conséquence, le scepticisme à l'égard des professionnels de la politique et le sentiment de n'être ni représenté ni compris que l'on enregistre en France dans les quartiers populaires n'y a pas vraiment d'équivalent¹⁸.

Mais, faut-il le préciser, la multiplication d'études de cas ne constitue jamais un échantillon représentatif. Elle permet de dresser des typologies, d'établir des logiques de comportements plus ou moins différenciés. Il reste qu'il convient d'articuler ces travaux à des recherches effectuées sur des échantillons à bases représentatives pour avoir une idée de la manière dont ces logiques se distribuent au sein de l'électorat dans son ensemble ou d'une catégorie sociale. Or cette étape de la production des connaissances est sans doute l'une des plus compliquées à franchir du fait du peu de liens qu'entretiennent entre eux les chercheurs qui font du terrain et ceux qui travaillent sur bases statistiques. Si les chercheurs de l'Insee alimentent depuis 1995 une base de données d'une grande solidité sur la participation électorale, avec un gros échantillon de 40 000 inscrits dont les comportements sont analysés à chaque scrutin sur listes

18. Braconnier (C.), de Catro Rocha (D.), Dormagen (J.-Y.), « Sociologie d'un mode de production du choix électoral. Le vote pour un poste de gouverneur dans un quartier populaire de Brasilia », *Revue française de science politique*, à paraître en 2013.

d'émargement (enquête participation), on regrettera par exemple que les données sur la qualité de l'inscription ou sur l'environnement familial des inscrits ne soient pas intégrées à l'analyse, ce qui permettrait d'évaluer précisément la manière dont opèrent ces facteurs sur la participation des différentes catégories de citoyens. Comme le rappelle Frédéric Sawicki, les apports de l'analyse micro devraient pouvoir servir également à améliorer la construction des catégories et des analyses statistiques, de la même façon que ces dernières éclairent, en précisant la diffusion dans l'espace social, les comportements analysés via des plans d'observation localisée¹⁹.

Comparer des terrains contrastés : les dispositifs en « puzzle »

Une seconde manière de faire pour se sentir autorisé à monter en généralité, consiste à multiplier les plans d'observation de façon à tenir ensemble des territoires dont la diversité politique et sociale autorise l'énonciation de règles plus générales que celles énoncées à partir d'un quartier ou de quelques quartiers de même type (sans pour autant, là encore, constituer un échantillon représentatif). Dans la mise en place de l'enquête PAECE, l'idée de reproduire le dispositif d'enquête mis au point aux Cosmonautes dans des territoires socialement plus voire beaucoup plus favorisés, répartis sur l'ensemble du territoire national devait, par le biais d'une comparaison, permettre d'établir un répertoire des pratiques électorales dont il s'agissait de manifester l'ancrage social. En prenant appui sur des données recueillies dans un quartier de classe moyenne et dans un quartier bourgeois, nous avons par exemple invalidé certaines de nos hypothèses initiales et nous en avons conforté d'autres. Nous avons ainsi établi d'une part que la malinscription, contrairement à ce que nous pouvions penser, n'était pas propre aux quartiers populaires mais se retrouvait dans des proportions équivalentes dans les deux autres quartiers. Nous avons observé d'autre part que les effets de la malinscription sur la participation étaient bien plus forts dans les quartiers populaires qu'ailleurs, là notamment où l'intérêt pour la politique vient compenser la distance au bureau de vote pour expliquer une participation plus soutenue²⁰. Quand ce sont l'indifférence et le scepticisme vis-à-vis des professionnels de la politique qui, au contraire, dominant, cet éloignement matériel constitue un obstacle quasi insurmontable à la participation.

Enfin, sans alimenter une analyse comparée en bonne et due forme, le fait de trouver des échos de ses propres hypothèses ou conclusions dans des travaux

19. Sawicki (F.), « Les politistes et le microscope », art. cité.

20. Avec SPEL et la diffusion parallèle en 2012, dans presque tous les départements de science politique des universités françaises, de l'analyse localisée de comportements électoraux sur un ou quelques bureaux de vote, on peut d'ailleurs s'attendre à ce que sur bien des points encore obscurs de l'analyse électorale, l'approche localisée participe d'une meilleure compréhension des pratiques de vote.

réalisés par des chercheurs à partir de sociétés très éloignées confère également une certaine assurance, qui donne la force de résister aux labellisations dépréciatives associées aux « petits » objets et « petits » territoires. C'est ce qui nous est arrivé, par exemple, avec l'analyse de l'inscription et de la malinscription.

Nous avons commencé l'enquête aux Cosmonautes sans avoir jamais réfléchi à l'inscription électorale et dans notre ignorance de la littérature spécialisée nous pensions vraiment avoir, avec notre analyse de l'inscription, modifié les contours de la sociologie du vote. Pourtant, à l'occasion de mon HDR, je découvrais que nous n'avions rien découvert même si notre façon de procéder nous permettait d'aller plus loin dans l'analyse que ce qu'avaient faits nos prédécesseurs dans le défrichage de ce domaine de recherche. En France, Frédéric Bon et Bernard Denni avaient, à l'occasion d'un sondage localisé à Grenoble, établi l'importance de la malinscription, dont la proportion était équivalente à celle que nous avons nous-mêmes identifiées²¹. Surtout, je découvrais qu'aux États-Unis, l'analyse de l'inscription électorale constituait presque un sous-champ institutionnalisé de l'analyse électorale, avec ses chercheurs bien identifiés, ses polémiques, ses méthodes²². Le fait de constater que des chercheurs américains établissaient non seulement le caractère particulièrement discriminant de l'inscription (à même de remettre en cause la thèse dominante de l'abstention interclassiste) quand d'autres s'intéressaient aux effets particulièrement forts de la mobilité (d'études, de travail) sur la participation a immédiatement renforcé le sentiment que nous avions pointé là quelque chose d'important qui dépassait largement les dimensions d'une particularité d'un quartier de Seine Saint-Denis.

Une ressource supplémentaire, donc, pour asseoir notre prétention à dialoguer depuis nos « petits » terrains et nos outils rudimentaires, avec les « grands » disposant de données nationales, de bases représentatives et de modèles statistiques raffinés. Ce qui suppose également d'imposer sans relâche la labellisation des travaux qui nous paraît la mieux à même de rendre compte de ce qu'ils sont. Et donc de toujours contester le label monographique, de systématiquement dé-folkloriser la présentation de nos résultats, de ne pas laisser invalider les thèses défendues au motif qu'elles ne rendraient pas compte d'un autre cas. Re-sociologiser l'analyse du vote demeure à ce jour un combat. Pour le gagner, faire du terrain est une nécessité comme l'est celle de participer au renouvellement des modèles et instruments de l'analyse.

21. Bon (F.), Denni (B.), « Population électorale... », art. cit.

22. Par exemple, Kelley Jr. (S.), Ayres (R.), Bowen (W.), « Registration and Voting: Putting First Things First », *American Political Science Review*, 61, 1967 ; Nagler (J.), « The Effect of Registration Laws and Education on US Voter Turnout », *American Political Science Review*, 85 (4), 1991 ; Rhine (S.), « An Analysis of the Impact of Registration Factors on Turnout in 1992 », *Political Behavior*, 18 (2), 1996 ; Knack (S.), White (J.), « Election-Day Registration and Turnout Inequality », *Political Behavior*, 22 (1), 2000.

Céline BRACONNIER est professeur de science politique à l'Université de Cergy-Pontoise. Elle est engagée depuis plusieurs années dans des recherches de terrain en sociologie électorale avec Jean-Yves Dormagen. Ils ont publié ensemble, notamment, *La démocratie de l'abstention*, Gallimard, 2007. Elle

a publié récemment *Une autre sociologie du vote*, préface de P. Lehingue, Lextenso-éditions, LEJEP, 2010 et « À plusieurs voix. Ce que les entretiens collectifs in situ peuvent apporter à la sociologie des votes », *Revue française de sociologie*, 53 (1), 2012.

celinebraconnier@yahoo.fr